N° 1386. VENDREDI 18 JANVIER 1867 11me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois, 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 86.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 17 Janvier 1867.

BULLETIN.

Une nouvelle fort grave et dont l'influence s'est fait immédiatemant sentir à la Bourse de Paris, est arrivée d'Orient au moment où certaines gens semblaient se plaindre du *statu quo*. D'après un télégramme de Constantinople, la Porte rappellerait son représentan t à Athènes. L'insurrection se serait ranimee plus vivace que jamais. Deux navires grecs auraient jeté 900 volontaires sur les côtes de Candie ; les sphakiotes auraient repris les armes. Selon d'autres renseignements, une crise ministèrielle aurait éclaté à Constantinople.

On comprend qu'entre la pression des cabinets étrangers et les difficultés qui grandissent autour de lui, le Divan soit fort embarrassé. Jamais peut-être, la qualification de « l'homme malade » ne fut mieux justifiée. Il paraît certain qu'une agitation extrême se développe en Thessalie, en Epire, dans le Montenegro. D'un autre côte, la Serbie est une véritable épée de Damoclès, avec son armée de 100,000 hommes, chose autrement dangereuse pour l'Empire turc que les convulsions des Candiotes. On sait que, profitant des embarras du sultan, et encouragés par les concessions arrachées par les Roumains, les Serbes dit le *Bulletin de Paris*, exigent la remise des forteresses qu'occupent encore des garnisons turques sur le territoire de la Serbie. Une invasion en Bosnie peut être la conséquence du refus de la Porte, et alors la question d'Orient se trouverait rouverte fatalement.

Une correspondance de Belgrade dit que tout est prêt pour engager la lutte contre les Turcs. Ordre aurait été donné à 20 batteries de l'arsenal de Kragonevats de se préparer à joindre la milice nationale sur la frontière de Bosnie. Espérons que les conseils des puissances occidentales conjureront le danger.

A propos de cette question d'Orient, il n'est pas sans intérêt d'enregistrer les conjectures et les prévisions qui se succèdent, si chimériques que plusieurs d'entre elles puissent paraître. L'attitude de la Russie surtout prête aux commentaires. Voici un des plans qu'on lui attribue.

1° Indépendance de l'Egypte sous la domination du vice roi, qui prendrait le titre de Sultan d'Egypte;

2° Affranchissement des îles de l'Archipel, notamment de la Crète, de Chypre, de Rhodes, de Samos, de Chio, de Mytilène et de Lemnos, avec la liberté de se constituer en Etats indépendants ou de se donner à la Grèce ;

3° Annexion de la Thessalie et de l'Epire au royaume grec ;

4° Indépendance complète du Monténégro et de la Roumanie ;

5° Etablissement d'un duché de Bosnie auquel serait ajoutée l'Herzégovine sous un archiduc autrichien ;

6° Indépendance complète de la Servie ; établissement d'un état bulgare sous un grand-duc russe.

Le but d'une telle combinaison est facile à concevoir : l'annexion progressive à l'empire russe des parties ainsi détachées du territoire ottoman.

On prête cette parole à M. de Beust : « Notre espoir est la France. » D'autres que le ministre autrichien pensent la même chose s'ils ne la disent pas. La France, que des politiques impatients voudraient pousser à la recherche des alliances, n'a que faire de montrer de la précipitation. On a plus besoin d'elle qu'on a besoin d'autrui.

Sous le bénéfice de ces réserves, nous empruntons à une correspondance de Vienne divers renseignements au sujet d'une note transmise par M. de Beust aux puissances signataires du traité de Paris.

« Dans ce document, dit le publiciste autrichien, on s'attache à démontrer que la Porte, pendant les dix ans qui viennent de s'écouler, n'a rien fait de bien sérieux pour exécuter ses promesses vis-à-vis des populations chrétiennes. Il s'en est suivi, comme on pouvait s'y attendre, des troubles qui menacent non seulement le repos des pays limitrophes, mais même la paix de l'Europe. De ces faits, il résulte, selon M. de Beust, qu'a toutes les puissances signataires du traité de 1856, incombe le devoir d'exercer en commun une pression sur le gouvernement de Constantinople pour le faire renoncer aux abus qui sont la cause effective des séditions locales. Il n'y a que cette manière de consolider l'Empire Ottoman. »

On s'occupe beaucoup du traité passé entre le gouvernement italien et la maison belge Langrand-Dumonceau, relativement aux biens du clergé. Il y a dans cette convention une apparence de loyauté qui déconcerte et mécontente les organes de l'opinion soi-disant démocratique.

Les principaux point du traité sont ceux-ci : Le trésor recevra 600 millions en dix ans, à raison de 50 millions par semestre. Le clergé serait tenu de vendre ses biens, sur lesquels M. Langrand-Dumonceau aurait une hypothèque spéciale.

Les couvents resteront supprimés. Quant aux pensions à payer aux membres des anciennes corporations, on ne sait encore rien de certain à ce sujet.

La tranquilité continue de régner en Espagne. On croit, à Madrid, que les prochaines élections seront favorables aux conservateurs. Il y a, dans toutes les classes de la population, une extrême irritation contre les partis qui s'occupent bien plus de satisfaire leurs convoitises que de servir les affaires publiques.

Nous empruntons à un journal, en lui en laissant toute la responsabilité, la nouvelle suivante dont la gravité n'a pas besoin d'être commentée, si elle se confirme. On aurait découvert en Egypte une conspiration contre le vice roi. Halim Pacha, son oncle; serait à la tête des conjurés. Le prochain courrier nous donnera sans doute des détails.

Le *Moniteur* publie le tableau des revenus indirects pour l'année 1866. Ils s'élèvent à 1,282,268,000 fr., en augmentation de 59.784,000 francs sur les revenus de 1865. Les plus fortes augmentations sont de 22 millions sur les droits d'enregistrement, de 15 millions et demi sur les boissons, de 5 millions et demi sur les tabacs, de 6 millions sur les sucres coloniaux et de 6 millions sur les sucres indigènes.

J. REBOUX.

REVUE DES JOURNAUX.

On écrit de Constantinople, le 1er janvier au *Moniteur* :

« Le gouvernement Ottoman vient de donner son adhésion à l'arrangement conclu entre la France et la Russie pour la reconstruction de la grande coupole du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Le sultan a tenu à faire valoir ses titres de souverain territorial et de monarque gouvernant plusieurs millions de sujets chrétiens, pour demander à prendre sa part dans les dépenses qu'exigera la reconstruction; il a également prescrit au gouverneur de Jérusalem de prêter son concours et d'employer tous les moyens dont il dispose, tant pour le débarquement à Jaffa et le transport a Jérusalem des matériaux de construction venant d'autres pays, que pour l'acquisition de ceux qui doivent être achetés sur les lieux, ainsi que pour l'exécution ultérieure des travaux.

« L'arrangement amical conclu par les gouvernements de France, de Russie et de Turquie pour la reconstruction de la coupole cause dans tout l'Orient une vive satisfaction, on applaudit à la pensée élevée et toute chrétienne qui a su se dégager des querelles locales et des rivalités mesquines dont Jérusalem n'est que trop souvent le théâtre, pour chercher dans un accord de la nature de celui qui vient d'être conclu un moyen de sauver d'une ruine prochaine le temple vénéré par tous les rites chrétiens.»

On lit dans la *France :*

« La *Correspondance Russe* dont le caractère semi-officiel n'est pas douteux, proteste aujourd'hui contre toute intervention étrangère, de quelque côté qu'elle vienne, dans les affaires de Candie. Est-ce une indication de la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg? Et la Russie est-elle beaucoup moins pressée de réveiller la question d'Orient qu'on ne le suppose?»

La *Patrie* dément par l'organe de M. Dréolle, ce bruit que le projet de loi sur l'organisation de l'armée ne sera pas présenté au Corps législatif. «Les auteurs de ce bruit savent qu'il est faux, car l'idée de réviser nos institutions militaires n'est point née d'une crise. Les événements de 1866 ont pu décider de l'opportunité de cette révision, mais il n'en ont pas été plus la cause réelle qu'ils n'en ont fourni les éléments vraiment sérieux.

» Ce qui devra caractériser la nouvelle loi, c'est son économie bien entendue, comme ressources préparées au pays pour toutes les éventualités, et comme garanties données au présent pour assurer l'avenir. Dans quelles proportions ces ressources? Dans quelles mesures ces garanties? C'est ce que nous saurons bientôt; et c'est ce que les faiseurs de nouvelles ignorent.»

Le *Constitutionnel* fait observer que les agitations dont certaines parties de l'Empire ottoman sont le théâtre, ne doivent pas détourner nos yeux de ce qui se passe au nord du Danube, c'est-à-dire dans l'Empire autrichien. Bien plus, par sa situation intermédiaire entre la Turquie et les pays d'Occident, par l'influence et l'action qu'elle est capable d'exercer sur des peuples que des affinités de race rapprochent des siens, l'Autriche, à l'heure qu'il est, mérite tout particulièrement de fixer l'attention de tout homme politique. Ceci posé, M. Edouard Simon se livre à des considérations historiques sur les causes de l'antagonisme, qui divisent les Magyars, les Slaves et les Allemands, et il en conclut que numériquement et politiquement, les Allemands de l'Autriche ne sont pas mieux venus à prétendre à la suprématie sur les Magyars et les Slaves, que ceux-ci à la suprématie sur les Allemands :

« Le premier rang dans l'empire appartiendra à celle des races qui se distinguera le plus par son activité et par le concours qu'elle prête au développement de toutes les forces intellectuelles et matérielles de l'Etat. »

Le *Journal des Débats* attache une grande importance à la réponse du roi Victor-Emmanuel à la députation du parlement chargée de lui présenter l'adresse : « Pour ce qui regarde Rome, c'est le temps, dit le roi, qui doit résoudre la question « conformément aux aspirations nationales. »

» Cette expression, font observer les *Débats*, serait très vague, appliquée à toute autre question sur laquelle les esprits seraient plus ou moins divisés; mais sur la question romaine, il y a une telle unanimité dans les « aspirations italiennes, » qu'il était à peu près impossible au roi d'employer des termes plus nets. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 18 JANVIER 1867.

— 34 —

LE DÉMON DU JEU

— XI —

(*Suite. — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 16 janvier.*

Il avait pendant très longtemps puisé force et résolution dans la pensée que Julio ne devait lui apporter le pain promis qu'au lever du jour et qu'il lui donnerait en même temps des aliments et la liberté.

Cet espoir s'affaiblit peu à peu et finit par s'évanouir tout à fait. Le jeune homme souffrant ne pouvait plus longtemps tromper son corps et son esprit; il devint clair et évident pour lui que l'heure et sa délivrance devait aussi être passée depuis longtemps.

On l'avait donc abandonné! On l'avait voué au martyre le plus cruel, à la mort la plus affreuse! Il allait mourir au milieu des tourments de la faim, mourir lentement avec d'indicibles souffrances jusqu'à ce qu'il tombât agonisant au bord de sa fosse béante?

Sous le coup de cette effrayante conviction, le malheureux se leva avec désespoir et courut, haletant et hurlant, tout autour de la cave, comme s'il croyait échapper par là à la mort qui le menaçait.

Ses blessures légèrement fermées pouvaient se rouvrir; son cou percé, secoué par cette violente et fébrile agitation, lui causait de vives souffrances; sa poitrine blessee s'enflammait et brûlait sous l'effort de son ardente respiration; mais plus haut que toutes ces tortures parlait la voix de ses entrailles : Il n'entendait plus rien que leur cri demandant de la nourriture, et il ne sentait plus rien que le poignant aiguillon de la faim.

La bouche contractée, les cheveux hérissés, et hurlant comme un animal furieux il s'élançait d'un côté de la cave à l'autre, jusqu'à ce que, épuisé et défaillant, il s'affaissa sur le sol et rassembla en haletant de nouvelles forces pour reprendre peu après, avec une furie plus grande, sa lutte contre les tortures de la faim.

Parfois il s'arrêtait tout à coup, immobile et silencieux, au milieu de la fièvre ardente qui le surrexcitait. Alors un sourire se dessinait sur son visage contracté. — Julio peut encore venir! telle était la pensée qui, comme un éclair, traversait son sombre désespoir... Mais Julio vaincu par le poison, était plongé en haut dans un sommeil mortel et devait peut-être paraître avant Geronimo devant le tribunal de Dieu!

Sous l'influence d'un dernier espoir, le jeune homme s'était rassis sur le bord de sa fosse. Les souffrances qui avaient si longtemps déchiré ses entrailles semblaient s'amortir ou du moins lui laissaient quelque repos; ses pensées s'envolaient de sa prison vers tout ce qu'il aimait sur la terre; mais, un instant après, il poussa un cri affreux, comme si un coup terrible lui avait percé le cœur.

Il fut saisi de crampes si violentes que, durant son long martyre, il n'avait pas eu à en souffrir d'aussi cruelles. L'intérieur de son corps brûlait comme si ses entrailles mêmes fussent devenues des flammes et comme si on lui eût versé du métal en fussion dans sa poitrine et dans les veines.

Il se tordait dans d'horribles convulsions se meurtrissait la poitrine pour y éteindre le feu qui le dévorait, appelait d'une voix déchirante Dieu à son secours; mais rien, rien n'adoucissait ses épouvantables souffrances.

Il remplissait sa sombre prison de soupirs, de gémissements, de hurlements; il bondissait, se lançait avec une rage aveugle contre la porte inébranlable, se déchirait la chair des doigts contre la voûte basse et humide, imprimait la trace de ses ongles sur ces rudes pierres, s'élançait en l'air et se précipitait contre les murs, comme si la faim et la crainte de la mort l'eussent frappé de folie ou d'aveuglement.

Enfin il s'affaissa sur le sol en poussant un cri navrant. A bout de forces, épuisé et convaincu qu'il venait de soutenir la lutte suprême, il pencha la tête sur la poitrine et joignit les mains en priant pour attendre en silence et avec résignation que la mort vint mettre un terme à son cruel martyre.

Néanmoins son esprit devait être resté présent, car des frissons parcouraient parfois tout son corps, frissons qui annonçaient une terreur et des émotions persistantes. Au bout de quelque temps même, un torrent de larmes coula de ses yeux et des sanglots désolés s'échappèrent de son sein.

Pendant quelque temps, sa bouche murmura des plaintes involontaires et dont lui-même n'avait peut être pas conscience; mais peu à peu sa voix devint plus distincte, sous le coup de pensées qui l'émouvaient profondément. L'œil fixé dans l'obscurité sur la place où il savait qu'était creusée la fosse, il dit d'une voix tremblante de désespoir.

— Plus d'espoir! c'en est fait : je dois mourir! La tombe ouverte à côté de moi et qui attend mon corps, va m'engloutir! Hélas! quel lieu de repos pour mes restes! Oublié, inconnu, caché dans la nuit d'un horrible crime! Pas une larme ne coulera sur la tombe de l'infortunée victime; il n'y aura pas une croix sur son cadavre, pas une prière pour sa dépouille!... La mort approche! Ah! chassons ce regret de la vie! Prions, prions, levons les yeux vers Dieu : lui seul...

Une soudaine émotion fit briller dans ses yeux la flamme de l'espérance.

— Ciel! ai-je bien entendu? un bruit!

Il écouta tout tremblant pendant longtemps un bruit vague et indistinct qu'il croyait avoir entendu; mais il comprit enfin qu'il s'était trompé et murmura avec un sourire ironique sur les lèvres :

— Pourquoi continuer d'espérer quand il n'y a plus d'espoir possible! cherchons plutôt de la force dans la pensée qu'une vie meilleure nous attend! La mort du martyr me purifiera de tous mes péchés. Si Dieu, dans ses décrets impénétrables, a disposé de mes jours sur la terre, il me tiendra compte là-haut, dans sa miséricorde, de ce que l'innocent a souffert ici-bas. Consolant espoir, qui me permet de jeter sans trembler un regard dans l'éternité! Voilà ces cruelles crampes qui reviennent! Ah! si la mort pouvait éteindre le feu qui consume mes entrailles!

Il lutta pendant quelque temps contre les convulsions de la faim; mais ce nouvel assaut ne fut pas de longue durée. Ses pensées avaient pris sans doute un autre cours; car, après quelques instants, il murmura d'une voix pleine de tristesse :

—Qu'elle était belle pourtant la vie qui m'est si cruellement ravie! Tout me souriait en ce monde; ma route était semée des roses du bonheur; l'avenir brillait à mes yeux comme un ciel plein d'étoiles resplendissantes.... Et, non-seulement Dieu m'avait donné la santé, le bien-être et la paix du cœur, mais encore il m'avait permis d'espérer d'unir mon sort à celui d'une jeune fille adorable... Marie de Van de Werve! la pure incarnation de tout ce que le Seigneur là-haut et l'homme ici-bas aime et admire : vertu, piété, modestie, sentiment, amour, beauté! Hélas! hélas! quitter tout cela! lui dire adieu pour jamais! Renoncer au doux espoir qui m'était donné! ne plus jamais la voir! Mourir!... et dormir pour jamais dans une tombe inconnue, tandis qu'elle vit!

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.